

LA  
SAGA DE

MÔ

1. *La Meneuse*

MICHEL TORRES

## — L'auteur

Michel Torres vit où il a toujours vécu : à Marseillan, sur le bassin de Thau.

Il écrit ses romans noirs à partir de la mise en culture de souvenirs et d'images mentales, un cinéma personnel. Il est influencé par les peintres Hervé di Rosa, André Cervera, René-François Grégogna, Pierre François, Rui Sampaio et Wolfgang Beltracchi.

Mô, c'est son double trouble, le jumeau sombre, personnage récurrent de ses histoires dans son environnement naturel, la lagune de Thau qui l'a vu naître, un micro-monde où il a navigué, plongé, baigné dans la sous-culture spécifique du bassin sétois. Il vit des aventures le plus souvent fantastiques enracinées dans un langage et un biotope rigoureusement authentiques.

Michel Torres écrit donc une saga : six romans noirs ethnographiques sudistes qui s'enchaînent dans un ordre chronologique et deux romans additionnels. Chacun peut être lu séparément sur un fil rouge tendu.

*La Meneuse* est le premier tome à paraître.

© éditions publie.net & Michel Torres  
Préparation éditoriale par Danielle Carlès

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2014.  
ISBN 978-2-37177-449-0

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

LA  
SAGA DE  
MÔ

1. *La Meneuse*

MICHEL TORRES

**publie.noir**  
UNE COLLECTION PUBLIE.NET



*À Michel Gueorguieff*



« *Mais le vert paradis des amours enfantines...* »

Charles Baudelaire.

*Paillasse*

1



Terminées les vendanges.

Au-devant d'une horde, le Paillasse s'avance : Aristide, colosse microcéphale à cervelle de moineau brandit très haut par-dessus les têtes l'épouvantail des vendanges 1960 cloué sur un mât, un mannequin bourré de foin, au frac fripé de millionnaire, au masque flasque d'homme politique en vogue, sans yeux, chapeauté gibus, inquiétant notable ventru, faussement débonnaire, forcément coupable.

Comme un forcené, Manolo tape sur son tam-tam de bois, son *cajon*, une *batucada* endiablée et la tribu danse. Pieds nus, cinquante à soixante grotesques grimés de noir et enjupés de raphia gesticulent et se démènent en rythme dans la cour du domaine. Ils se sont approprié la fête des fous de l'an mille. Leurs racines païennes ressurgissent en une *mescladissa* de battements, de chants hurlés, de cris et de couleurs. Travestis homme-femme : la transe fait vibrer la poussière cuivrée.

Déchaînés.

À cet instant, la folie peut basculer dans le n'importe quoi, les limites sont atteintes. Fragiles les digues séculaires, mises à mal par la fièvre, la violence de la lumière et la douceur du soleil.

Les gamins débridés, dont je suis, grimpent dans la vasque de pierre et on s'asperge, on célèbre la récolte à l'abri, le corps libéré

des contraintes. On se bouscule pour se toucher, on s'embrasse, on est les plus forts, les plus vivants.

Aristide plante le bâton-totem entre ses jambes-poteaux, la pulsation ralentit, ralentit, ralentit...

L'épouvantail redescendu, les cris s'espacent. On se fige, on se pose à même le sol de terre battue.

Et le psychodrame peut commencer, le jugement de Carnaval l'exutoire : la Meneuse s'avance, elle suivait le cortège sans s'y mêler. Elle seule n'est pas grimée au bouchon noir, elle est maquillée gothique, blonde sculpturale à carnation blanche, corsetée à baleines, cambrée en fourreau et gants noirs, juchée sur des bottines noires à talons, cravache, casquette façon Wehrmacht sur ses cheveux blonds cendrés très courts dégageant la nuque, élancée, de grands yeux bleus glacés, la trentaine bien passée mais fine et athlétique.

La Polonaise on l'appelait, la femme du Ramonet, le caporal-chef du domaine qui paraissait deux fois son âge, lui. Il l'avait ramenée d'Allemagne, son cocu de mari : maquis, FFI, puis l'armée française, engagé au 81<sup>e</sup> RI, promotion, adjudant-chef, campagne de nettoyage de la Forêt-Noire, Armistice, démobilisation, retour dans les foyers accompagné de sa moitié et fermez le ban.

Un brave type, son couillon ; attention, ici quand on dit « brave », rien à voir avec le courage, plutôt avec la connerie.

Dans les derniers jours de la guerre, la demoiselle guidait une colonne de réfugiés qui fuyaient devant l'Armée Rouge. Sa compagnie à lui progressait en sens inverse. Les soldats se rangèrent sur les bords de la route entre fange et neige pour laisser passer les civils. Il croisa son regard et elle l'hypnotisa.

Mariage éclair du serpent et du rat, elle s'était casée, naturalisée française, sortie du piège.

Dure comme un silex, sèche comme le coup de trique qu'elle adorait donner ; la schlague c'était son truc, elle l'avait dans le sang, une nature. Ils en rêvaient tous de la mégère, ils étaient autour d'elle comme des mouches après un pot de miel, une goutte de miel sur un océan de vinaigre, et gelée. Ils croyaient sentir sous la glace du tempérament à revendre. Ils la reniflaient en bons chiens qu'ils étaient et plus elle les secouait et plus ils aimaient ça, ils en redemandaient, ils rampaient devant elle.

Elle a lancé le débat, elle parle presque sans accent ; elle avait assimilé le français, dédaigné l'occitan, trop chaud, trop populaire : « Vendange, il est temps ! Découvre-toi et écoute ! La foule en colère va te dire pourquoi tu dois mourir ! »

Emphatique, impériale, d'un revers de main elle envoie valdinguer le chapeau de l'épouvantail justiciable. Elle tranche.

« Aristide, tu feras l'avocat du diable !

— Alors, là ! Pour le coup, c'est un procès pipeau, rien que des accusateurs et un avocat débile...

— C'est toi que tu es débile, Ramus ! Qui le dit encore que je suis débile ? »

Silence. Le bon gros géant a des poings comme des battoirs.

« Mais non, tu n'es pas débile, tu es de loin le plus fort et le plus fou de nous tous, Aristide. Tu seras très bien !

— Merci Meneuse, comme ça, ça va.

— Bon, de toute façon, il est grillé d'avance le cochon de paille, vous le brûlez chaque année ; j'ai toujours vu ça, c'est votre jeu.

— C'est la loi, Meneuse ! Grillé comme nous, mais lui, tout de suite !

— Non ! Pas de suite ! Il faut faire le procès.

— Le procès ! Le procès ! Le procès ! Le procès !

— On reprend du début.

— Parlons-en du début. Déjà, tout avait mal commencé avec votre grève à la con...

— Pas si cons ! Où tu l'as vu écrit qu'on était des cons ! Je te rappelle, Régisseur, qu'on a gagné. »

Manolo le sec, l'anar pugnace, il ne lâchera rien. En *faisant la langue*, il récupère le contrôle des débats.

« Allez, les hommes, à nous, on reprend, on est là pour juger cette vendange 1960. Qu'est-ce qu'on en retiendra ?

— Il a fait chaud le jour et froid la nuit.

— Des fois.

— Souvent.

— Il a plu.

— Une fois.

— Un déluge !

— On s'est crevé et on a vieilli. Mal, mal au dos, mal aux jambes, mal aux reins, sales, et pas plus riches.

— Le ciel est haut, la terre est basse...

— C'est toujours pareil, esclaves de la terre et du ciel et bien obligés... »

Le chœur des femmes jette son cri : « On a quitté nos maisons pour faire un peu d'argent pour la rentrée, manger, s'habiller, habiller les gosses et acheter toujours les mêmes saletés.

— De toute façon, on n'aura jamais assez de pognon pour s'acheter des trucs intéressants.

— Oui, mais on est là.

— Et un peu là.

— Et on en a eu des histoires, et graves !

— Oublie ! C'est pas nouveau.

— Alors on danse ? »

Jupes amples, en corolles, corsages ouverts de haut en bas, Pulchérie et Eliette tournent, piaffent, piétinent en cambrant les reins autour du grand Manolo qui a repris son *cajon*, de Joseph, manouche moustachu à la Brassens qui flamenque tout ça comme il peut et d'Aristide, les yeux dans le vague, colosse impassible comme son Paillasse en mal de procès.

Elles tourbillonnent autour des mâles, roulant des hanches et fesses, des seins, des épaules...

Les femmes commencent par faire la gueule avant de décider de tenir leur place et d'entrer dans la danse, même la Meneuse s'y met. Elle n'a pas besoin de gesticuler, elle est remarquable et elle le sait. Elle ondule légèrement, sensuelle en diable, la sueur perle sur sa peau blanche et je vois en elle le serpent de la Bible, je suis persuadé que son haleine sent le soufre.

J'ai trop d'imagination.

Ils finissent par décider et voter à l'unanimité que les éternels dindons de la farce, eux, condamnent Vendange 1960 à mort parce que c'est dans l'ordre des choses et de toute façon il l'est déjà, mort : la récolte s'est achevée hier soir.

Ils rient et la crémation est bâclée. Un feu de paille, le paillasse-torche flambe et s'éteint sous les quolibets. On disperse les cendres, on allume un nouveau foyer, de sarments et de ceps celui-là, un feu culinaire, une braise domestique et la tribu s'installe : ripaille et beuverie. Ils se placent pour la cène, hiérarchie, âge, affinités, et les mêmes en bout de table. Le Régisseur, son frère et leurs saintes femmes, puis la vieille Angèle, la Meneuse et son Ramonet, Pulchérie et Eliette les sœurs salopes au centre, le vieux Paul et Aristide, Manolo et la Joséfa, puis mes parents,

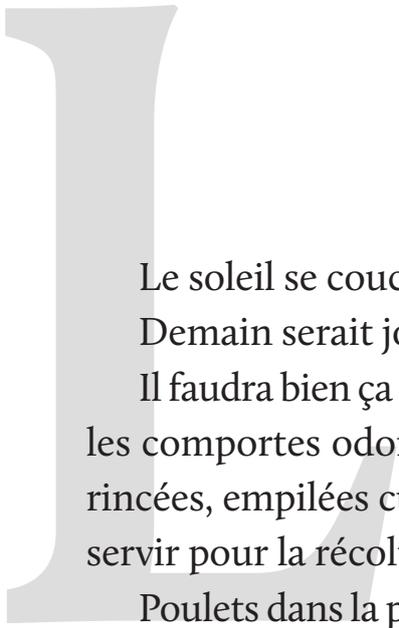
ensuite, Joseph le gitan, sa femme et sa fille, Vincent le bouilleur de cru, les frères Vachon, trois vieux garçons, trois alcooliques, enfin Ramus, sa Tonkinoise et une vingtaine d'anodins ; Mourad mange seul, à la cave, et le groupe des gosses, moitié assis, moitié courant.

« Pas moyen de les faire tenir en place ! »





*Le début  
de la fin*



Le soleil se couchait rouge.

Demain serait jour de vent : mistral ? tramontane ?

Il faudra bien ça pour sécher les pyramides de grands baquets, les comportes odorantes en châtaignier brun, cerclées de fer, rincées, empilées cul en l'air dans la cour du domaine, prêtes à servir pour la récolte suivante.

Poulets dans la poussière, notre groupe d'enfants est affairé à picorer les miettes caramélisées de la dernière plaque de tourte aux pommes, et à liquider les fonds de verres dans la torpeur générale. La fatigue accumulée d'un long mois de vendanges raidit les articulations, noue les muscles et englue les derniers danseurs sur l'aire pavée de dalles de pierre, piste de danse improvisée, électrophone à fond et vas-y que je te pousse.

Debout, je tourne en rond, les jambes coupées. Si je me pose, je m'endors.

« Angèle, d'où vous sortez ?

— Les vieux ça pisse plus souvent qu'à leur tour.

— Ah ! Vous... Vous dansez pas ?

— Tu veux m'inviter ?

— Non !

— Tu as raison. Je fais peur, hein ?

— Un petit peu.

— Du courage, Mô. Invite mes petites-filles, regarde comme elles sont gracieuses, comme elles bougent bien. »

Mô, c'est mon nom.

« Sais pas danser.

— Douze ans, hein ! Elles vont t'apprendre.

— Non.

— Tu as honte de ton corps ?

— Hum...

— Tu n'es pas aussi déluré que tu t'en donnes l'air, bonhomme ! »

Le pantin brûlé, sur les tables, des plateaux sur des tréteaux, sans nappes ni couverts, encombrés de vaisselle dépareillée et de verres poisseux, il ne reste qu'un panier de raisin muscat et du vin blanc en carafe, chaud et râpeux.

Dans un coin, un tas de cendres, ni braises ni fumée, juste une odeur acide, souvenir d'un feu de joie, aiguilles de pin et sarments de vigne, qui a saisi la *brasucade*, la grillade de moules. Une montagne de coquilles noires béantes témoigne du festin. Cernées de mouches, les poubelles débordent.

Des groupes se sont formés, les vieux, assis en cercle de chaises, les jeunes, dans les coins et sur les balles de paille, se frottent.

La fête finit.

Le hurlement réveille tout ce monde.

« On a crié ! On a crié !

— Qui c'est ? Qui a crié ?

— Au secours !

— Ne rigolez pas, tas d'ânes, on dirait que c'est Mourad !

— Au secours !

— Et où il est Mourad ?

— De permanence à la cave. »

Le Marocain, le seul qui n'avait pas picolé, islam oblige, retiré au fin fond de sa cave, hurle comme cochon qu'on égorge.

Ils finissent par se décider à aller voir, en groupe moutonnier.

La fraîcheur du caveau les surprend, ils frissonnent, se hèlent, s'arrêtent, s'attendent. Ils y vont à reculons, dans l'ombre, tâtonnant et trébuchant sur le dallage inégal de l'allée centrale encombrée de barriques et de machines, ils mettent un certain temps à s'accommoder.

Ils parlent bas, le lieu incite au recueillement : la chapelle du domaine, recyclée en chai, un espace en croix, aux airs d'église désacralisée où les *foudres*, les grands tonneaux de bois, ont dû laisser la place aux grandes cuves de béton armé adossées aux murailles et surmontées d'un entrelacs de passerelles métalliques.

Au croisement des nefs, ils prennent à droite vers le pressoir.

Plus un bruit, Mourad vient de stopper le foulo-pompe et ils découvrent le musulman désespéré, les bras ballants, en larmes devant un corps de femme, la tête et le torse plongés jusqu'à la taille dans le moût brun.

Les jambes en l'air, raides, de superbes cuisses blanches et lisses, pas de culotte, pas de doute, la Meneuse.

On la retire de la cuve par les pieds et on l'allonge sur le sol. Le Régisseur la débarbouille d'un seau d'eau et les vendangeurs rassemblés peuvent alors constater qu'elle ne s'est pas noyée mais qu'on l'a étranglée avec un morceau de fil de fer galvanisé.

Elle le porte encore, en sautoir, grimaçant cadavre au maquillage fondu.

Elle n'est plus aussi engageante et tous les *machous* qui ont bandé pour elle ces trois longues semaines de vendange font la gueule. Aristide pousse une série de soupirs profonds et s'affaisse.

Deux corps à terre.

« Aristide ! Bon Dieu ! Il manquait plus que ça. Il est bourré ou quoi ?

— Vous savez bien qu'il faut jamais le faire boire, ça lui réussit pas.

— Minute Manole ! Il a bu tout seul, et pas grand-chose.

— Il lui en faut peu, il a une cervelle de pois-chiche votre géant, c'est comme un petit enfant. »

Les enfants se tiennent en lisière de groupe, on veut voir mais pas de trop près.

Étrangement, quand j'y repense, nous sommes davantage apitoyés par la défaillance d'Aristide que par le meurtre dont personne ne s'est étonné, comme si la chose allait de soi, comme s'il était écrit que l'histoire devait mal finir.

Le Régisseur a pris l'affaire en main. Avant de courir téléphoner à la gendarmerie, il a formellement défendu de toucher le corps.

Interdits de cadavre, on essaie de reconforter le veuf nouveau. Il se trouve mal. Les femmes l'entraînent dans la cour, livide, vidé de son sang, comme si c'était lui, l'assassiné. Il vomit, il étouffe, elles lui font de l'air avec un journal plié.

Assis dans un recoin, recroquevillé dans les toiles d'araignées, les jambes molles, je m'interroge sur ma responsabilité dans tout ça. Est-il possible qu'à force de penser à des choses horribles et de les raconter elles finissent par arriver ? J'ai passé les trois dernières semaines à fourrer mon nez partout.

En douce, je retourne dans la cave et dos au groupe, j'essuie la couverture du petit livre volé qui me brûle et que je porte entre chemise et peau et je le plonge grand ouvert dans le moût brun avant de le glisser sous le corps du bout du pied. Avec cet indice à charge, je joue à l'aiguilleur et sciemment cette fois.

À la Comtesse, vaste domaine viticole qui produisait des vins de consommation courante, rouges, blancs, rosés, en quantité, cette vendange qui venait de s'achever par un meurtre, avait été fertile en événements de toute sorte ; je venais de franchir une frontière et j'aurais bien voulu revenir en arrière...